

Yves Marry : "La numérisation du monde pose beaucoup de problèmes à la démocratie"

Entretien

Propos recueillis par [Kévin Boucaud-Victoire](#)

Publié le 20/03/2024 à 17:00

L'essayiste Yves Marry publie « Numérique, on arrête tout et on réfléchit ! » (Rue de l'échiquier), essai dans lequel il analyse les différents problèmes que pose la prolifération des écrans.

Éducation, travail ou transition écologique : le numérique est partout. Pourtant, son utilité n'est jamais questionnée. C'est ce que se propose de faire Yves Marry, cofondateur de l'association Lève les yeux, collectif qui lutte sur le terrain contre l'addiction aux écrans. L'auteur de *Numérique, on arrête tout et on réfléchit !* (Rue de l'échiquier) met en lumière le coût écologique de l'industrie numérique, la régression démocratique qu'elle engendre, ainsi que la crise sanitaire qu'elle prépare.

Marianne : Qu'est-ce que « *l'homo numericus* », dont vous parlez dans votre livre ?

Yves Marry : C'est un concept que nous avons déjà mis en avant, avec Florent Souillot, dans *La guerre de l'attention* (L'échappée), sorti en 2022. À l'ère numérique, l'humain se retrouve modifié. Il s'agit d'évoquer l'impact anthropologique de la numérisation du monde.

A LIRE AUSSI : [Yves Marry-Florent Souillot : "Notre cerveau, dernière terre à conquérir par le capitalisme numérique"](#)

J'essaie d'aborder quelques traits saillants de ce qu'est l'individu à l'ère numérique, notamment grâce aux travaux d'[Éric Sadin](#) et d'autres auteurs technocritiques.

Quels sont ces grands traits ?

L'homo numericus se caractérise par son narcissisme, un renfermement sur lui-même et sur sa communauté, une intolérance à la frustration. Il a aussi la volonté de tout commenter, d'avoir un avis sur tout. Il a du mal à focaliser son attention et à tenir des objectifs. Enfin, *l'homo numericus* est dans le zapping permanent. Il s'agit certes de traits un peu caricaturaux, mais ce sont des tendances que nous observons chez les humains contemporains.

En quoi le numérique a-t-il bouleversé nos vies ?

Il a pénétré tous les champs de l'existence, le relationnel, l'intime, le loisir, l'administratif, les pouvoirs publics, le fantasme, le corporel, le spirituel.

Vous évoquez un « capitalisme technologique ». Comment le définiriez-vous ?

J'emprunte le terme au philosophe [Renaud Garcia](#), qui est un philosophe technocritique. Il y a un débat dans la pensée critique de gauche, entre ceux qui proviennent du marxisme, qui privilégient la dénonciation du capital et la défense de la lutte des classes ; et les technocritiques, inspirés par Jacques Ellul, qui estiment que le facteur déterminant de l'histoire est le progrès technologique.

A LIRE AUSSI : [Jacques Ellul, précurseur de l'écologie politique et de la décroissance](#)

En parlant de capitalisme technologique, l'idée est de souligner que les deux fonctionnent de manière corrélative. Il y a une dynamique capitaliste, qui, elle, est totalement liée à la progression technologique. Les deux s'auto-alimentent. C'est la rencontre des deux qui semble être le moteur profond de l'histoire.

Vous évoquez des conséquences écologiques négatives du numérique. Quelles sont-elles ?

Elles sont vastes. Il y a d'abord la question de l'extraction des ressources nécessaires à la fabrication des ordinateurs ou les smartphones. Cela implique d'extraire de minerais différents. Il faut les extraire dans des conditions très difficiles qui nécessitent beaucoup d'eau, mais aussi beaucoup d'humains sous-payés et maltraités. Cela a, en plus, des impacts sociaux négatifs dans les pays où sont extraits ces minerais, comme le cobalt et le coltan au Congo.

A LIRE AUSSI : [Guillaume Pitron : "Internet rejette énormément de CO2 et nécessite quantité de matières"](#)

Ensuite, il y a l'impact de l'usage même du numérique et du stockage de données, qui génèrent une consommation électrique massive. Je m'appuie sur les travaux du Shift Project [un think tank] ou de l'Ademe [Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie], qui en ont chiffré l'impact énergétique et donc environnemental. Le numérique représente aujourd'hui 4 % des émissions mondiales, soit plus que le secteur aérien. En plus, cette consommation est en forte progression. Ensuite, il y a le très mauvais recyclage et l'accumulation d'objets qu'on évacue dans des grandes décharges, en général en Afrique, loin de nos regards. C'est aussi cela qui constitue une catastrophe écologique.

Selon vous, c'est également une question sanitaire... Pourquoi ?

Elle se pose là avec beaucoup d'acuité et d'urgence, en raison de la surexposition des enfants aux écrans. Ce problème commence enfin à être compris au plus haut niveau, comme l'ont prouvé des déclarations de Gabriel Attal et Emmanuel Macron. Il y a une surexposition des enfants, de plus en plus tôt, à des contenus de plus en plus problématiques. Les temps d'écran progressent et cela crée beaucoup de problèmes, comme des troubles du sommeil, de l'attention et du langage, des difficultés à mémoriser et à apprendre.

On a un vrai problème de santé publique. Avec « Lève les yeux », cela fait quelques années que nous alertons là-dessus. Je pourrais aussi parler des problèmes de santé mentale chez les

adolescents, qui sont en forte augmentation, liée à l'usage des réseaux sociaux et au cyberharcèlement.

Et vous déplorez aussi des impacts négatifs en termes d'éducation et d'inégalités ?

Tous ces problèmes sur la concentration et la mémoire ont des effets négatifs sur l'éducation, surtout dans les milieux défavorisés, dont la surexposition aux écrans est quasiment deux fois supérieure. C'est assez logique, vu qu'ils ont moins accès à un discours de prévention et surtout, ils ont moins accès à des alternatives, comme des nounous ou des espaces verts, et, enfin, n'ont pas les moyens de payer des activités extrascolaires aux enfants.

A LIRE AUSSI : [École numérique : "On voudrait une société de narcissiques psychopathes qu'on ne s'y prendrait pas autrement"](#)

Comme pour tous les problèmes de santé, les milieux défavorisés socialement sont donc plus affectés. Avec « Lève les yeux », nous nous rendons compte que les milieux favorisés sont en train de prendre conscience de l'ampleur du danger, et donc réduire drastiquement les temps d'écran de leurs enfants. C'est une bonne nouvelle et nous nous réjouissons de savoir certains enfants préservés. Mais en même temps, cela participe à l'accentuation des écarts sociaux, qui sont déjà très forts. D'autant plus que l'usage est encouragé par la puissance publique. Nous en arrivons à un tel niveau d'absurdité que l'État et les collectivités locales distribuent des tablettes en maternelle.

En quoi le numérique menace-t-il la démocratie, selon vous ?

La numérisation du monde pose beaucoup de problèmes à la démocratie. D'une part, les moyens de surveillance qui sont accentués par la technologie numérique, comme on peut le voir en Chine, mais même dans un pays comme la France, ce qui remet en cause nos libertés. D'autre part, le numérique déstabilise le débat public. Ce dernier se déplace sur l'infrastructure numérique, qui est accaparée par les acteurs privés.

Aujourd'hui, le débat a lieu sur Twitter, Instagram, Twitch ou TikTok, mais plus dans des espaces publics dédiés, dans les médias traditionnels, qui sont en train de tomber en désuétude et de courir après les formats numériques, dans la course à l'attention. Le débat public s'en trouve totalement biaisé. Il y a une prime au clash et au choc. Les discours simplistes, agressifs et binaires sont structurellement favorisés, par le cadre numérique du débat, tandis que la parole tempérée, nuancée et réfléchie est défavorisée.

Il y a une tendance à la communautarisation : avec les bulles de filtre, nous sommes enfermés dans des cercles de pensée qui nous ressemblent. Ces deux dynamiques d'enfermement dans des cercles restreints et de débat-clash favorisent les discours d'extrême droite ou ceux très axés sur l'identité qui prennent le pas sur les critiques sociales construites, c'est-à-dire les critiques de l'exploitation sociale.

Vous déplorez d'ailleurs que la critique sociale se divise sur des questions sociétales...

On voit bien qu'au sein des courants traditionnellement critiques du capitalisme, il y a une sorte de division qui est en train de s'accroître, entre une branche très axée sur l'identité, que les médias simplifient souvent avec le terme de « [wokisme](#) », et ceux qui sont plutôt sur la critique de l'exploitation sociale.

Cette division est, selon moi, un brin artificielle et est largement alimentée par ce cadre médiatique. Dans le livre, je montre que les partisans du transhumanisme accentuent ces divisions. Je pense que le format numérique du débat public s'oppose à la naissance d'un discours réfléchi, sérieux et cohérent, alors même qu'il y a un niveau d'urgence économique et sociale qui ne cesse de s'accroître.

Est-il vraiment possible de lutter ? N'est-ce pas trop tard ? Le numérique ne correspond-il pas à quelque chose que les gens désirent ?

Cela pose la question anthropologique. C'est sûr qu'il y a de quoi s'inquiéter, notamment avec l'émergence de l'intelligence artificielle, qui est très séduisante. Le numérique arrive à jouer sur des envies profondes du cerveau. Mais j'ai tendance à penser que le succès relatif de l'association Lève les yeux qui ne cesse de grandir et qui a rassemblé plus de 300 personnes aux Assises de l'attention, en janvier dernier, à Paris, ou l'écho que rencontrent les travaux de [Michel Desmurget](#) et Éric Sadin, prouvent qu'il y a une persistance du bon sens humain. L'humain persiste dans son humanité.

A LIRE AUSSI : [Ecrans partout, tout le temps : le mal du siècle](#)

Je pense que malgré le bain numérique dans lequel nous sommes plongés, ainsi que la propagande de l'industrie numérique, un nombre croissant de gens, qui voient de manière assez lucide le problème, ont envie d'agir. Il reste encore de l'espoir, d'autant plus que le mouvement écologique est quand même fort et grandissant.

Yves Marry, *Numérique, on arrête tout et on réfléchit !*, Rue de l'échiquier, 144 p., 13,90 €.